

Un jour, submergé par le flot des affaires séculières qui, souvent, exigent un tribut de dévouement auquel nous ne sommes assurément pas obligés, je me retirai dans un secret asile, ami de la mélancolie, où il m'était loisible de faire éclater ostensiblement les déplaisirs que me causaient mes occupations et de me représenter en masse, et tout à mon aise, mes divers sujets de douleur. J'étais là, plongé dans une amère affliction et dans un profond silence, lorsque survint mon bien-aimé fils, le diacre Pierre, qui m'est uni par les liens d'une tendre amitié dès l'aurore de la jeunesse, et qui seconde puissamment mon zèle dans l'étude de la parole sainte.

*La voix parvient de l'espèce de langue verte et brune que font avec la rocaille les deux herses qui moussent, fleurissent, tiquètent, mouchent l'horizon (Pierre lentement se dégagera de la perspective pastorale, les mouvements des lèvres viendront clapoter devant les yeux comme la voix clapotait aux oreilles)*

Mon Dieu donnez-moi le courage de me diviser, de diviser mon travail en étapes et de ne pas vouloir d'emblée envahir tout mon but. Je n'aurai pas assez de force pour m'emparer de moins que ce que je peux embrasser dans une journée, même si tous, autour de moi, me paraissent trop lents pour me suivre. Et pourtant, je suis entouré d'obstacles de chair, de voix qui grondent contre moi, et comment pourrais-je être certain d'aller jusqu'à mon terme ? Il faut donc que je sifflotte sur la voie, que j'aie le train de mes tempes gonflées et rougies par l'angoisse de mourir, comme si de rien n'était, comme s'il n'était pas important d'achever mon travail, comme si chaque étape, par un agencement subtil de petites gratifications, contenait déjà là l'indemnisation de leur fin. Je suis mort de peur, mais je sais que si à ces gens je laisse paraître quoi que ce soit, ce sera bien pire encore : ceux qui m'entourent se sentiront encouragés à m'accabler encore plus. Ils ne voient déjà pas le moindre intérêt à mes actions, je ne dois pas leur laisser la possibilité de les entraver par un mouvement qui affaiblirait devant eux la clarté volontaire par laquelle je vais à mon rythme.

I. Comment oses-tu aller là où n'osent même pas aller tes maîtres ?  
Parce que là-bas, ils ont leurs maîtres qui ne me connaissent pas.

**Pierre** : Je me sens farineux comme Basalù le valdésien émietté à chaque rencontre, Grégoire. Je m'émiette moi-aussi parce que j'en sais moins dire encore que j'en sais savoir à chaque fois que je dois parler ; je dois me défendre et je n'ai que des miettes dans la bouche qui me font douter d'avoir a) une langue, b) des idées précises dans cette caboche pulvérisée et c) une simple position devant quoique ce soit. Si je ne sais pas parler, moi, si je bégaye, est-ce au fond parce que je suis sans rien d'assuré ? Que je crois savoir comme un mioche ? Comme Basalù le valdésien je ne rencontre que des langues plus habiles que la mienne à me faire douter de tout ; jusqu'à l'idée que je viens de naître, que je m'ébouriffe à la pensée comme un oisillon stupide, piaillant de préjugés dans la chambre d'écho à peine fendue de son oeuf. Pourtant j'ai des idées, Grégoire, j'ai des convictions. Et comme Basalù le valdésien, à force de plier devant l'habileté des rhéteurs, je vais finir par leur passer dessus la tête : tu vois, Grégoire, tu vois ces deux sacs dans chaque paupière qui me rougissent les yeux ? Je vais m'en délester. Cette flaque rosée globulaire où flotte ma pupille stupide, c'est l'humiliation d'être l'idiot de service. Je vais traverser zébrer l'air au-dessus d'eux, ne plus m'émietter, je vais simplement aller trop loin. C'est où ? C'est une zone du langage où ils ne me rejoindront pas, une zone de la pensée dont l'excès les tiendra à la distance suffisante pour que j'y nage à nouveau tranquille, sans balbutiement, sans contradiction, seul. Comme Basalù le valdésien, je vais franchir la ligne pour ne plus avoir de compte à rendre sur mes bredouilllements. Mais lui, Basalù le valdésien, il ne savait pas ce qu'il était en train de faire. Il allait d'une étape à l'autre, devenant radical d'un pas mou : l'heure extrême en secondes insensibles. Moi je vais tout lâcher en toute conscience, et ça m'effraie.

**Grégoire.** Basalù ?

**Pierre.** le valdésien.

Basalù.

Non ?

**Grégoire.** je vois pas.

**Pierre.** tant pis. Enfin non, pas tant pis. C'est important : Basalù s'accula à l'incrédulité, il était pris dans quelque chose... Je crois qu'il a, il a pris le pas d'une pédagogie graduelle, il a marché le long d'une ligne dubitative à son train, sur le bas-côté, et je crois qu'il n'a pas pu s'arrêter parce que ce n'était plus possible ; peut-être était-il, comme moi, un bœuf stupide, ou peut-être que c'est exactement le contraire, peut-être était-il beaucoup plus fin que tous ses maîtres qui, rhéteurs, ne croyaient pas autant que lui à la puissance de leur objet de dépassement ; c'était un bon exemple de mon train à moi, Basalù, du train actuel de ma marche. Mais pas vers l'incrédulité, ne va pas croire ça. Du moins pas celle de Basalù pour qui Dieu s'était dissout dans les mêmes eaux que ses petites habitudes catholiques. Enfin un peu, fatalement, disons que je ne sais pas ce que je perdrai exactement si j'insiste à taper inlassablement sur le même clou des Évangiles... Mais c'est pas ce que tu pourrais croire, même si, forcément ça rejoint. Non, tant pis, j'avais dit tant pis, mais plus j'explique pire c'est alors tant pis, oui.

**Grégoire.** mais la ligne générale, ça va aller, Pierre, on se connaît assez. Ne t'inquiète pas. Calme-toi. C'est quoi, la ligne que tu te vois franchir, là ?

**Pierre.** je vais d'abord te poser une question, si tu veux bien : qu'est-ce que tu as vu, exactement, sur l'autel ?

**Grégoire.** tu évites la question. C'est une façon d'y revenir, ou quoi ?

**Pierre.** Je ne sais pas, je vais essayer quelque chose. Si je te dis de but en blanc ce qui me tracasse, tu vas... Bon... Laisse. Dis-moi : ce que tu as vu, exactement. Tu peux me dire ce que c'est ?

**Grégoire.** Tu veux les détails de l'apparition ou tu veux savoir quelle substance je lui accorde ?

**Pierre.** Je veux savoir si tu sais la nature de cette apparition.

**Grégoire.** Elle est multiple. J'ai vu le Christ, mais vous l'avez tous vu pareillement, vous avez vu le sang jaillir

c'est le moment d'arrêter un texte sur son objet véritable, notamment sur cette image 1 ; difficile de se satisfaire d'une approximation. Comme Grégoire sait que Pierre était présent, que l'apparition a été vue par beaucoup de monde, il sera approximatif, bref. Nous aimerions, nous qui naissons six siècles après celui qui rendit légendaire un peu de la poussière d'une image effacée déjà par neuf autres siècles lignés de renversements, une description plus minutieuse. À ce détail près : la question même d'une précision de notre description est le noeud des angoisses que, pour l'instant, Pierre peine à formuler. Nous allons faire l'épreuve de leur cause, peut-être même une certaine corde vibrera-t-elle en sympathie avec une certaine autre corde, une corde de Pierre prise au moment de sa colère, par exemple, dans sa gorge, résonnant avec une corde dans notre poitrine ; et peut-être nous trouverons-nous, nous aussi, dans l'expectative. Le sentiment de mystère est momentané, il n'y a pas de raison de s'inquiéter, il va être rapidement balayé : vous la connaissez déjà, cette image, du moins en tant qu'image. Peut-être fugitivement, peut-être comme un contour fugace et flou dans la course d'un musée, dans un livre, peut-être dans le demi-monde sans fond des images que le sens attend, ou dans celui des images placées rapidement dans le brouillard illimité des imageries, ou celui des images reléguées un peu trop rapidement parmi les monstres perdus : les parois coulissantes du monde du regard. Dans une telle mesure, Vishnu ou une icône grecque, c'est égal. Mais peut-être vous est-elle familière ? ; et dans ce cas vous savez qu'elle est complètement une image, vous savez que sa précision va nous acculer à perdre le texte pour que ricochent inlassablement les éléments qui la composent : comme il ne sera pas possible d'être satisfait par une relation d'équivalence entre un texte et une image, alors chaque image sera l'étalon des autres images, chaque tableau vérifiera les autres tableaux, l'image sera le texte réel dans lequel tout texte se sera dissout. Nous commençons déjà, alors même que la question n'est pas encore posée par Pierre, à approcher le vertige de la fidélité chrétienne. Il ne fallait pas commencer, dirons-nous, la première image et c'était foutu, toutes les autres se sont engouffrées par l'entaille qu'avait faite la première épine peinte, le premier clou dessiné, mais ce qui a été fait peut-être défait, il suffit de ne plus regarder. Ce serait une erreur de croire ça. Nous perdrons la vérité chrétienne, tout simplement. Ceci est l'hypothèse de Pierre. C'est ce qui l'affolle.

Voici l'apparation, telle qu'on la voit ce jour-là, au-dessus de l'autel, d'un prototype. Grégoire donne la messe.

« Certains frères, brûlants d'ardeur pour la sainte Parole, ont commencé de répandre ce que j'avais dit avant que je n'aie pu le réviser en détail, comme je me l'étais proposé. Je serais en droit de comparer ces empressés à des faméliques qui veulent se jeter sur la nourriture avant qu'elle n'ait fini de cuire. Or, en expliquant le passage de l'Écriture qui dit : « Jésus fut conduit au désert par l'Esprit pour y être tenté par le diable » (Mt 4, 1), j'ai commencé par laisser planer quelques hésitations, mais ce doute, je l'ai ensuite corrigé par une remarque pleine d'assurance. »

Il suffit de peu de chose pour que, ce jour-ci plutôt que celui-là, un fidèle commence à douter.

1 Grégoire, agenouillé dans une vague de manteaux lourds, des brocards piqués, des étoles nattées de fleurs, amples pétales de petits pétales, fait une mer dévote de corps et de tissus avec les autres fidèles, au pied de l'autel. Il présente l'ostie de ses mains nues. Il la tend comme chair réelle, ce qui, pour lui, ne fait pas l'ombre d'un doute. Nous ne sommes pas liés, comme il l'est, à un certain ordre des choses parce que nous regardons l'image telle qu'elle surgit devant nous, c'est à dire épanouie sur le terreau de ce texte-là : « Il n'y a qu'une seule Église universelle des fidèles, hors de laquelle nul n'est absolument sauvé, et dans laquelle Jésus-Christ est le prêtre et la victime, dont le corps et le sang sont véritablement dans le sacrement de l'autel sous les espèces du pain et du vin ; le pain étant transsubstantié au corps de Jésus-Christ, et le vin en son sang, par la puissance divine ; afin que, pour rendre le mystère de l'unité parfait, nous recevions du sien ce qu'il a reçu du nôtre. » Un des fidèles peine à entendre un cœur battre dans la membrane de pain azyme, il veut bien les symboles, il veut bien la présence mystique, l'effet, l'image, mais la transsubstantiation, ce jour-là, ça ne prend pas ; un vacillement léger aura suffit pour que la question puisse, par exemple, être soumise au siècle : et si ce jour-là, ça ne fonctionnait pas, tout simplement ? Qu'allaient-ils tous consommer ? Quelque chose se déchire au-dessus de l'autel, fait de l'épaisseur à peine du jour un rideau. L'air devient une gelée tremblante, il se fige, se colore. Une tache centrale, qui promet une figure humaine ; tout autour, comme une pentecôte de signes pour l'instant indistincts frappe l'air, dépose des touches en corolles. Au centre de l'apparition, le Christ, coupé à mi-corps par le coffre de l'autel, surgit comme de son propre tombeau. Voilà qui fera déjà un motif saisissant à peindre ; deux anges pour le soutenir et voici votre Bellini. Mais il est étendu au regard, certaines des ocelles légères deviennent lisibles autour de lui : couronne d'épines, poignée de trois clous, tenailles, échelle. Le christ écarte les bords de sa

plaie ; le calice bouillonne, se remplit. Mais il n'est, Lui, l'Homme de Douleur, dans cette apparition, qu'un des traits composant son propre visage. Ce par quoi, sans doute, il établit une forme de relation plus puissante que l'essaim des instruments de la Passion dont il est le centre. Cette relation tient la dynamique invisible des substances entre elles, telles qu'elles s'appartiennent et se distinguent sans contradiction. Elles *pensent*. Tentons de trouver un mouvement simple du regard : tout d'abord, la réponse brutale au doute du fidèle est un pressoir mystique, serré, tenu tout entier entre deux ourlets de chair blessée. Un pas en arrière, vous serrez votre Christ de pitié sur son socle de pierre froide. Un autre pas, *l'arma christi* est composée, enfin, et rend confus les paradigmes d'une image : une action danse avec un attribut danse avec un instrument danse avec un opérateur historique.

Crachat,  
nard,  
marteau,  
deniers.

Encore un pas en arrière, Grégoire relève la tête vers l'autel sans lâcher l'ostie malgré sa violente surprise, une nappe sonore envahit la foule des fidèles tétanisés par l'apparition. La messe miraculeuse, désormais déployée, autorise à reculer, et reculer encore, évidemment, maintenant que nous l'avons bien vue.

**Pierre.** Nous l'avons tous vu.

**Grégoire.** Hé bien peut-être que nous tenons quelque chose de plus important qu'un brave miracle pour réparer un fidèle abîmé... Il faudrait essayer de voir, dans cette apothicaire de signes telle qu'elle s'évertue à dissiper l'unité de la Passion, ce qui feint d'en épuiser les articulations, les moments, les figures... ce qui feint de nous attacher à la Lettre, pour mieux nous en détacher. Voir en quoi ce règlement particulier instruit l'image de ce qui fait sa nature exégétique. S'il s'agissait par exemple d'y impliquer un peintre comme double cause efficiente, lui-aussi, du sens, au même titre que nous voulons voir une double cause efficiente aux Évangiles pour trouver notre place devant eux ?

**Pierre.** Explique, Grégoire.

**Grégoire.** Si son Ciboire de peinture est tenu par sa main de peintre, moulé par elle, sans se perdre comme réceptacle de notre Saint Sang, si tout clou qu'il est le clou du peintre le rend aussi présent, lui, qu'il vise à nous faire pénétrer par notre propre tête de métal la Chair de notre Sauveur, est-ce que ce n'est pas une invitation à prendre le large vers l'image ? À y verser aussi la géométrie de cette dualité que connaissent les lecteurs ?

**Pierre.** Explique, Grégoire.

**Grégoire.** , la double cause efficiente du texte saint, Dieu et le scripteur, Pierre. Tu peux y voir la catalyse du mystère pour ceux qui ne sont pas inspirés : il leur faut un départ d'incompréhension pour aller chercher le fond du mystère, c'est une opération de change nécessaire ; il manque d'être Dieu à celui qui est inspiré et il manque d'être inspiré à celui qui lit.

*Par le mystère du Verbe Incarné, tandis que nous connaissons Dieu sous une forme invisible, nous sommes enlevés dans l'amour des choses invisibles.*

Cette déclaration de Grégoire éclaire la tendresse que les scolastiques auront pour lui. *nec fides habet meritum, cui humana ratio praeber experimentum*, ce qui pourrait se traduire par : elle n'est d'aucun mérite la foi dont la raison humaine fait la preuve par l'expérience. Voilà une sentence qui nous permet, à notre tour, un pas en arrière, du texte ici fait comme au dedans de l'image : par le commentaire nous entamons à notre tour la conversion. Ainsi, nous nous retrouverons au chapitre suivant dans un état troublé du texte par une présence toujours possible d'un texte ricoché, lui-même ouverture d'un mouvement continu. Tentons quelque chose de ce genre par la rédaction d'un commentaire, et voyons où ça nous conduit. Voyons ce mouvement réglé et enfantin comme la course d'une tortue figurale et d'un lièvre rhétorique :

Si le concile de Latran IV doit mais surtout peut littéraliser l'eucharistie, c'est peut-être, nous dit Jean Wirth, parce que la nature a trouvé sa régulation dans la rencontre du monde chrétien avec celui d'Aristote : l'opposition entre visible et invisible superposée à celle de vrai et de faux est la seule à tenir tant que Aristote ne s'est pas redéployé dans le savoir. La diffusion des règles et, surtout, de la notion de *loi de la nature* imposant le retour continu de ces règles, préserve d'avoir recours sans cesse au visible pour s'assurer qu'une chose est : c'est la connaissance qui permet le retour de la notion d'invisible et permet d'établir, en contrepoint au naturel, la question du surnaturel comme pensable. Sans Loi de la Nature, en elle tout est miracle. La division du monde vient, alors, de changer. Pour Grégoire, la foi précisément consiste à croire dans les choses invisibles. Verbe croire comme verbe de l'invisible tenace questionnant la règle, il est l'irrésolution vive et aérienne du verbe penser.

II. Il daigna mourir devant les superbes, et devant les humbles, daigna ressusciter.

*La sagesse telle qu'elle se manifeste en sagesse du monde, a-t-elle quoi que ce soit à voir avec un bréviaire ? Une feuille est-elle le signe précis d'un verbe, un singe d'un épithète, le gloussement des bulles au fond*

*d'une fissure battue par la mer est-elle la façon précise dont notre créateur prononce la lettre L ? Non bien sûr, et pourtant qui mettrait en doute que nos yeux se posent sur l'effet du créateur en toute son étendue quand ils se posent sur la créature ?*

« Voyez, seigneur mon Dieu, voyez avec votre habituelle patience, comme les fils des hommes observent exactement les conventions des lettres et des syllabes qu'ils ont héritées de leurs devanciers, et comme ils négligent les pactes imprescriptibles du Salut Éternel qu'ils ont reçu de Vous ! Cela est si vrai que celui qui connaît ou enseigne cette vieille convention des sons, s'il vient à prononcer le mot « homme » sans aspiration à la première syllabe, il déplaît plus qu'en nourrissant, contrairement à vos lois, de la haine pour un homme, lui qui est aussi un homme. »

*Qu'est-ce que c'est que cette carte de merde, Pierre ? On n'y comprend que dalle, c'est quoi tous ces noms ?* devant Grégoire, une grille strictement régulière, marquée à chaque intersection d'un sigle suivi de sa solution, sans aucun autre point de repère. Il désespère de retrouver le chemin du Mont Cassin où il voulait emmener Pierre pour le distraire un peu de l'éternelle promenade dans les jardins du monastère. 4SQ - Four Square, ABC - American Baptist, ABC/NBC NBC/ABC - Dually aligned American Baptist and National Baptist, AG - Assemblies of God, AME - African Methodist Episcopal, ANGLICAN - Anglican, ARC - Alliance of Reformed Churches, BGC - Baptist General Conference, BAPT - Baptist, BBF - Bible Baptist Fellowship, BRETHREN - Brethren, CAL - Calvary Churches, CBF - Cooperative Baptist Fellowship, CCCC - Conservative Congregational Christian Conference, Christian - Independent Christian Churches or unspecified, CMA - Christian & Missionary Alliance, CME - Christian Methodist Episcopal, COC - Church of Christ, COG - Church of God, Cleveland, COGA - Church of God, Anderson, COGIC - Church of God in Christ, CONGREG - Congregationalist, CRC - Christian Reformed Church, DOC - Disciples of Christ, EC - Evangelical Covenant, EPIS - Episcopal, EF - Evangelical Free, ELCA - Evangelical Lutheran Church in America, EPC - Evangelical Presbyterian Church, EVAN - Evangelical, FCA - Fellowship of Christian Assemblies, GBA - General Baptist Association, HOLINESS - Holiness, ICC - International Church of Christ, IPHC - International Pentecostal Holiness Church, KPCA - Korean Presbyterian Church, LCMS - Lutheran Church, Missouri Synod, LUTH - Lutheran, MCC - Metropolitan Community Church, MISSBAPT - Missionary Baptist, NBC - National Baptist Convention, NAZ - Church of the Nazarene, NONDENOM - Independent, Nondenominational, PAW - Pentecostal Assemblies of the World, PAC - Pentecostal Assemblies of Canada, PCA - Presbyterian Church of America, PCUSA - Presbyterian Church, U.S.A., PENT - Pentecostal, PNB - Progressive National Baptist, PRESB - Presbyterian, QUAKER - Quaker, RCA - Reformed Church in America, RELSCI - Religious Science, SA - Salvation Army, SDA - Seventh-day Adventist, SBC - Southern Baptist Convention, UMC - United Methodist Church, UCC - United Church of Christ, UPCI - United Pentecostal Church International, UNITY - Unity, UNK - Unknown, UPC - United Pentecostal Church, VINE - Vineyard, WELS - Wisconsin Evangelical Lutheran Synod & WES - Wesleyan. *Il semblerait que l'Antique Ennemi soit devenu cartographe, je nous vois assez mal barrés si on s'engage dans cette voie-là, tu ne crois pas ? Laissons-nous plutôt porter par le fil, après tout, il fait doux tiède et c'est lundi, c'est rien de spécial à faire aujourd'hui on s'en fout des cartes et des projets. D'accord mon Pierrot ?*

C'est un fil que Grégoire et Pierre ont emprunté pour marcher ; ils ne le prennent pas pour une ligne précise à suivre, mais ils la suivent, c'est un chemin qui leur était inaperçu jusqu'ici (marchant pour se dégourdir et incapables d'arrêter pour autant leur conversation, ils se sont surpris à la poursuivre dans la marche. Même, ils scandent leurs paroles, dansent, Pierre aura quelque chose de très précis à dire sur le tempo de cette danse) ; ils l'ignorent, mais ce fil pythagoricien est tremblant. Ce qu'ils ont pris pour une promenade possible - avec des mésanges, des peupliers, de la terre jaune, une étendue de plomb au-dessus d'eux faiblement peignée de cirrus filaires, des cailloux, une garde d'herbes piétinées etc. - est également un fil du temps. Ils n'en savent rien, mais ils y sont aussi proches de Benoît - Grégoire répondit à Pierre « tu demandes toujours les mêmes histoires, mais je veux bien » et lui raconta à nouveau comment Benoît put lire des pensées d'orgueil dans le cœur d'un pêcheur - que de Descartes, Augustin, Erasme, Dolet, Jérôme, Basalù et vous-mêmes. Ils se promèneront bien plus loin que ça encore. Ce fil est également le mouvement qui invente le monde : ils commencent, au gré de la conversation, à penser imprudemment. Penser sans prudence pour avancer plus profondément encore qu'à leur habitude est un héritage dont ils ne soupçonnent pas encore la source rabbinique, mais qu'ils viennent de traverser après un virage imperceptible, derrière un bosquet coloré. Le fil s'élève au-dessus du sol, il se tord comme une couleuvre brûlée, mais c'est trop tard : désormais, ils ne s'apercevront plus de ses métamorphoses car il s'est épaissi à la hauteur d'un homme. Ils y circulent. Grégoire dit « avec le cœur devant la guerre », Pierre répète d'abord à voix haute « avec le cœur devant la guerre » cherche la guerre, répète plusieurs fois en silence et trouve la guerre. Il tremble, trouve la guerre, tremble encore plus malgré le cœur. Il demande à Grégoire s'il écrira de la même manière au XIIe siècle, au XVIIe, Grégoire répond qu'il l'ignore, mais que désormais la question est posée. La question venait d'un segment de fil pas encore traversé, mais dont l'aspérité faisait au sol une montagne proche. **Grégoire.** Bon, tu imagines, Pierre, c'est un oiseau volant autour du visage de saint Benoît, un vol incontrôlé, imprévisible, des zébrures furtives qui cisailent l'air autour de lui. Imagine que ce vol est un arpenteur fou, incapable de se décider sur la mesure à prendre du visage de Benoît.

**Pierre.** Dieu est-il comptable de ces vols ?

**Grégoire.** Comptable des mouvements ?

**Pierre.** Oui, de toutes les parties du vol, des virages, de leur durée, etc ? Est-ce que la clarté du récit est en toutes ses parties ? Pour être le vrai récit, doit-il être vrai dès qu'un signe est posé sur le papier ? Vrai dans le signe ? La nécessité fait-elle l'articulation de la vérité ? Si c'est le cas, Grégoire, une écriture véritable ressemble à quoi ?

Grégoire se trompe, il va répondre à côté ; il pense que Pierre est troublé par la question d'Averroes. Il cherche à tirer le récit fantastique qu'ils composent tous les deux dans une chute d'atomes sans violence ; Pierre espère sans doute, pense-t-il, l'entraîner dans la bizarrerie providentielle des rencontres improbables, sinon à quoi bon ces questions ? Alors que Pierre, vous l'avez déjà compris, achoppe sur la Lettre, se trouble de ne pas trouver la Lettre chrétienne.

La catégorie du probable s'impose comme une catégorie supplémentaire au vrai et au faux par la notion de providence, de futur contingent (c'est l'endroit où il y a assez de jeu pour y injecter la responsabilité, le libre arbitre, une variation dans le vol de l'oiseau, une nouvelle série d'opérateurs dans l'Arma Christi, un Concile anathématisé par un autre Concile). Le mode binaire exclut le péché comme il exclut la reconnaissance envers Dieu.

C'est Pierre qui dirait « à quoi bon » mais Grégoire ne voudrait pas le blesser, il ne lui dirait pas « tu es grossier comme un chansonnier » il ne lui dirait pas « ce n'est pas parce que des possibilités sont offertes qu'elles méritent d'être saisies ; un peintre ne sature pas tous ses tableaux de toute sa palette comme un porc malencontreusement traversé par une grâce destinée à un homme », Grégoire aime bien Pierre, mais, là, il le sous estime une fois de trop. Il répondra donc à côté. Et pourtant, voilà comme les choses peuvent s'arranger de se perdre trop, sans le savoir, il va offrir à Pierre un détour possible, un très long détour pour la question que le hante vraiment, qui n'est pas celle d'Averroes, mais celle de Jérôme : la Vérité pour le chrétien est-elle une grotte ou une traduction juste, un baiser ou une sorite, l'esprit ou la lettre ?

**Grégoire.** Pierre, je suis... je suis ravi, vraiment, je suis ravi de voir que le vertige des contingents futurs t'attire si précocement. Nous finirons par nous y raccorder (*il ne sait pas à quel point il y sont déjà jusqu'au cou*), j'en suis sûr, tu verras ; juste : imprudemment, d'accord, mais pas impatientement. Tu es toujours impatient, trop. Cet oiseau est le nom — le nom qui n'est pas prononcé par Benoît — du désir charnel. Benoît se garde bien de dire certaines choses, parce que les dire les anime, c'est tout bête. Mais moi... Tu m'excusera ma brutalité, disons que c'est autre chose, bien sûr, mais que c'est là quand même assez terriblement. Le volètement de la bestiole et l'agacement terrible se substituent à l'aiguillon de chair. Je ne sais pas s'il vaut mieux ou pas, mais Benoît se doute quand même de quelque chose. Les corbeaux l'ont déjà habitué, tellement, à vivre dans les allégories incompréhensibles, forcément, il se méfie tout le temps. Sur un signe de croix, il chasse le merle, mais le désir n'est pas parti, lui. Benoît imaginait les allégories sans reste, il se trompait. Quel est le signe de cet oiseau ? le merle était l'instrument qui cachait le désir, il volait dans d'autres profondeurs. Bon. Saint Benoît s'agite au moins autant que l'oiseau, renverse des objets sur son passage, court partout pour réclamer au merle de l'aide ; il n'est pas habitué, lui, à la conversation des oiseaux. Une confusion pitoyable dans la chambre, beaucoup de bruit. Benoît demande au merle de chanter une chanson pour couvrir le chant du démon. Une femme se dresse devant lui, tente de parler : aucune voix ne sort de sa bouche.

**Pierre.** alors je te pose une autre question (il se la pose souvent, mais voilà une bonne occasion de la formuler, Pierre la saisit, ce qui ne l'empêche pas de garder en tête pour la remettre à plus tard celle qui, lancinante, vient battre son front comme une épave agitée. Une spirale d'épaves qui lentement viendront s'entasser autour de la coque, voilà la méthode) : Aristote présente le langage comme une possession de l'homme. Je ne sais plus si ce sont ses termes, mais il présente le langage comme ça, comme quelque chose qu'on peut, ou pas, *posséder*. On peut *avoir* le langage ; on peut en être dépourvu. À tel point que les humbles en semblent moins pourvus que les superbes. Grégoire, Aristote pense-t-il que la prière des humbles est moins pleine que la prière des superbes ?

**Grégoire.** Tu as un certain talent pour me mettre dans l'embarras, toi, hein. C'est une vraie question, ça, mon Pierrot, une terrible vraie question. Elle suppose l'anéantissement à l'intérieur de la vie humaine. Si Aristote présente le langage comme une faux dans le jardin des hommes, ne veut-il pas entendre que cette faux fauche tous les jardins, et toutes les faux elles-même ? Que la faux du langage fauche les faux elles-mêmes ? La faux n'est-elle pas prise dans le langage ? Et le faucheur ? Je vais te dire ça autrement, je vois que je ne suis pas clair, tu fronces les sourcils. Une équation fautive est-elle une équation *moins*, de même qu'une équation juste serait-elle une équation *plus* ? Tu vois... Elles se développent toutes les deux, se constituent et apparaissent dans l'espace et le temps d'une même occupation. La production de l'équation fautive est peut-être pleine d'erreur, insensée, absurde ou dégénérative, mais c'est la totalité de celui qui l'énonce qu'elle occupe, qui est égale à la totalité de l'homme occupé à une équation juste. Le Verbe fait chair permettrait-il l'anéantissement *dans* la vie, comme un de ses moments possibles ? Je ne le pense pas. Il n'y a pas de silence de la chair humaine...

**Pierre.** L'évangile est-il un texte moins vrai que le texte dont le corps passager de notre Seigneur est le signe ?

**Grégoire.** L'évangile réécrit ce corps dans la souple fêlure qui en sépare ses quatre occurrences, et c'est l'Esprit du texte et non sa Lettre qui nous y conduit. Nous avons besoin d'un autre territoire, d'une autre métrique, tu comprends, une métrique qui fasse exploser les contours des lettres et la possibilité d'y tenir le texte, car ce qui nous menace, c'est d'y geler la voix de Dieu et de faire de nous les adorateurs d'un tas de parchemins séché et raccorni comme le cadavre d'un oiseau au soleil. Je dois t'avouer — tu gardes ça pour toi, hmm ? — je dois te dire que nous sommes bien emmerdés avec les Évangiles dès lors que nous les tenons pour des biographies sans reste, achevées absolument : nous avons le devoir de les accorder, comme nous avons le devoir d'accorder, de concilier tout ce qui par nous a été sanctifié. Les tenir pour vrai ne change rien à la nécessité, par leur pluralité même, de les faire vibrer en harmonie, de trouver leur assonance secrète.

C'est comme ça que fonctionne l'église universelle, et il faut apprendre à penser dans cette architecture-là, marcher au cours de ce péristyle-là, aussi difficile soit parfois le chemin qui se tortille entre les apparences inconciliables. Mais si les Évangiles sont les exégèses d'un texte de chair, s'ils sont les commentaires complexes d'un corps verbal qui a disparu et que nous tentons à chaque lecture, à chaque eucharistie, à chaque image, de réingurgiter, alors nous commençons à toucher à quelque chose. Les problèmes de langue, de chronologie, de représentation, tout simplement le fichu problème de l'unité textuelle à laquelle ne sont pas confrontés les juifs, bienheureux d'une certaine manière, eux, de pouvoir compter sur le texte. Le, le problème de l'autorité accordée aux auteurs... C'est qu'il faut les concilier dogmatiquement à l'instant précis où cette autorité est accordée, c'est un impératif car s'ils *peuvent* perdre leur autorité, si elle n'est pas d'éternité, aucune autorité ne saurait être reconnue... Ah, je ne sais plus où j'en étais.

**Pierre.** On a quand même anathématisé le septième concile, tu vois, on a... c'est assez net quand même, ça, on a pu reculer des fois. Non ? On a reculé. Même si ce qui a été sanctifié a été sanctifié, des fois quand même, il y a une certaine ductilité qui s'est imposée, non ? Les positions violentes, dans tout l'écart de leurs contradictions, elles nous conduisent lentement vers des formulations plus justes, à des interrogations avec lesquelles on va pouvoir avancer tout le temps...

*En 754, Constantin Copronyme fit assembler un concile à Constantinople ou plutôt dans un palais vis-à-vis de cette ville, sur la côte d'Asie : trois cent huit évêques s'y rendirent ; et tous, soit par flatterie, soit parce qu'ils pensaient en effet comme l'empereur, dirent anathème à quiconque adorait les images. Ils ne pouvaient toutefois ignorer que le terme d'adoration se prend en deux manières dans l'Écriture : l'une, qui convient à Dieu seul, l'autre, qui n'est qu'en l'honneur que nous rendons aux amis de Dieu, à cause de lui-même, ou que les hommes se rendent mutuellement, comme lorsque Jacob adora son frère. Entre autres raisons que les évêques iconoclastes rendirent de la condamnation des images, ils alléguèrent dans leur définition de foi, que c'était faire injure aux saints qui vivent avec Dieu, que de les représenter avec une matière morte et mise en oeuvre par des païens, comme s'il n'y eût point eu de chrétiens qui sussent l'art de peindre.*

« Je rejette et anathématise de toute mon âme le faux concile nommé septième, comme contraire à toute la tradition de l'Église, et assemblé par un principe de folie et de démence. »

**Grégoire.** Un Concile n'est qu'un Concile, Pierre. Ne mélange pas tout. Nous parlons d'autre chose, là, quand même. Oui, il ne fait aucun doute que cette écriture-là peut être déplacée, ce n'est qu'un bref contrat. Mais nos Évangiles, c'est tu peux arrêter ça s'il te plaît ?

**Pierre.** Quoi, ça ?

**Grégoire.** Ça, ce petit truc que tu fais avec tes doigts, là, quand je te parle. C'est énervant comme tout.

**Pierre.** Désolé, c'est nerveux. Je suis vraiment désolé

**Grégoire.** Il faut que t'arrêtes ça, hein, c'est vraiment déconcertant, je ne peux pas, qu'est-ce que tu fais exactement ?

**Pierre.** Hein ?

**Grégoire.** Avec tes doigts, là, sur la table, tu tapotes, tu fais quoi exactement ?

**Pierre.** Tu va rire mais je t'accompagne, en fait : je dessine dans l'espace... Je, je prends des sortes de notes ; ça rentre mieux comme ça, quand je dessine dans le vide, quand j'écris dans l'air

**Grégoire.** Bon essaie de te calmer et de rester concentré, j'en étais où ?

**Pierre.** Je ne sais plus trop, tu parlais de l'impératif de concilier les irrégularités, des lectures, des images. Tiens, Grégoire...

**Grégoire.** Oui ?

**Pierre.** Tu m'as dit qu'Augustin a peu de goût pour l'image, qu'il la prend pour un simple.

**Grégoire.** Oui, enfin, je ne sais pas, je ne sais pas s'il la prend pour un simple, je ne suis pas sûr que les notions de complexe et d'incomplexe l'auraient beaucoup excité, peut-être, je ne sais pas. Je crois qu'il s'en foutait un peu de tout ça... Enfin, il s'en foutait, je dis il s'en foutait... du moins de l'image dans la relation d'adoration plutôt qu'autre chose, oui, de sa spécificité il devait s'en foutre un peu ; disons qu'elle fait peu de poids devant la puissance de l'invisible. Ça...

**Pierre.** Mais tu l'aimes, Augustin, Grégoire. Tu n'arrêtes pas de... tu dis toi-même que la foi consiste à croire dans les choses invisibles ; et tu défends la peinture... Tu défends les images... Tu réfutes Serenus

**Grégoire.** Serenus est un con

**Pierre.** Tu fais comment pour te débrouiller de tout ça ?

**Grégoire.** Il y a la relation générale... Il y a la conciliation des positions carolingiennes — et ils font chier, tu m'excuseras, ils nous emmerdent avec leur mépris de la chair — pardon mon Augustin pardon mais vraiment des fois— parce que cette image-là, si on l'écarte, toutes s'écartent avec elle de la création... la conciliation de ces positions avec la nécessité de penser un bout de chemin dans les conclusions du concile de Nicée. Et elles sont encombrantes, elles-aussi. Je peux te dire qu'elles sont aussi encombrantes que les christologies des iconoclastes dont le Concile nous débarrasse. Ça, on va le payer autant, cher, longtemps... Et puis devant tout ça, il y a moi, il y a toi, et l'image quand on est tout seul comme un grand devant, devant Taddeo di Bartolo, devant Spinello Aretino... tu vois, ça, hé bien, c'est plus du tout un problème d'orthodoxie. Ce n'est même plus du tout un problème de signification. C'est la relation même de toute question, tu comprends, d'une question continuellement posée à l'Esprit de nos évangiles partout où leur Lettre nous manque.

**Pierre.** D'accord. Ok. Je vais essayer de raccorder tout ça pour avancer, je vais voir ce que j'en comprends vraiment... « Méprisant donc l'étude des lettres, il se mit en quête d'un genre de vie sainte. Aussi se retira-t-il, savamment ignorant et sagement inculte »... c'est texto, on est d'accord, à propos de de Benoit ? Ok... Grégoire, cette façon de renvoyer ... Ces antagonismes violents, cette défiance à l'égard de l'étude... Tu m'arrêtes si je dis une connerie : est-ce que ce truc, qui est présent, avec la même intensité, chez Augustin — son rejet violent des études — et pourtant il y brillait, hein! Les études, il leur devait quand même une bonne partie de son habileté à écrire, une partie de son simple désir de le faire, de sa capacité à articuler clairement des pensées — est-ce qu'on ne touche pas à la source de notre structure, là, de nôtre... de nos deux pôles ? : est-ce que ce n'est pas ça, précisément, qui nous conduit à chaque fois à évaluer le texte à l'aune supérieure de son Esprit ? De l'Esprit sur la Lettre ? À considérer comme secondaire le vase où mûrissent les saints enseignements fût-il martelé par les saints apôtres eux-mêmes, et son dessin probablement dicté par la voix-même de Dieu ? Est-ce que ce n'est-ce pas ce point de rupture le plus marquant d'avec les juifs que tu évoquais ?

**Grégoire.** Hmmmm... tu sais, nous n'avons tout bonnement pas vraiment le choix, Pierre ; ils n'auraient pas valu cher, notre conviction ni notre art de convaincre si nous nous étions obstinés à être des croyants selon la Lettre, c'était un filet où nous étoufferions. Je t'ai dit : ceux qui suivent dévotement le Seigneur sont par cette dévotion même avec le Seigneur. Je ne peux pas être beaucoup plus clair. Les jugements cachés du Seigneur, ils les connaissent en tant qu'ils sont unis à lui ; en tant qu'ils sont désunis, ils les ignorent. Et comme ils ne pénètrent pas encore parfaitement ses secrets, ils attestent que ses jugements sont incompréhensibles, mais comme ils adhèrent à lui en esprit, et qu'en adhérant soit aux paroles de la Sainte Écriture, soit aux révélations cachées, en tant qu'ils les reçoivent, ils en prennent connaissance : il les ont connues et ils les prononcent.

**Pierre.** Hé bien toutes ces choses qui tournent obstinément autour de l'incarnation comme mode de connaissance, ne seraient-elles pas celles par lesquelles nous cherchons une autre géométrie, comment dire ? J'ai dit territoire tout-à l'heure, métrique... Nos propres, nos propres, hé bien ce truc des juifs justement, nos propres *gematria*, notre propre littéralité obstinée... Ne serait-ce pas l'effet de cette nécessité de concilier inlassablement les contradictions issues de notre propre mouvement d'absorption, de sanctification, ce mouvement par lequel nous avons défini notre rapport au temps dans l'universel comme socle de notre foi, ne serait-ce pas ça précisément qui nous pousse à tracer dans le langage et dans l'image les sillons de notre géométrie ? Notre littéralité, elle s'accomplit dans le tissu des relations, voilà ce que je te dis. « ce que l'oeil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, et bien lui nous l'a révélé par son esprit » voilà, hein ; voilà ce qu'on lit encore chez Paul, tu vois, ça n'arrête pas... Et Jérôme, déchiré de tenir si loin de lui son Origène, Jérôme le préféré des peintres par son écart même, par son insistance à abandonner tout ce qui pourtant l'a fait au désert. Jérôme le lettré qui s'arrime à une roche. Hé bien nous avons besoin d'une mesure précise pourtant, nous avons besoin nous-aussi de faire les comptes, tu vois ? Voragine fait un, deux, trois, quatre, et les peintres y vont de leur un, deux, trois, quatre...

**Grégoire.** Vas-y mollo quand même avec les comparaisons, Pierre.

**Pierre.** Tu sais pourquoi les deux s'imposent à moi dans le même espace ? Rhétorique, peinture... Hé bien Luc. Luc, tu vois, ça. C'est Luc. C'est parce que je les vois non pas dialoguer, mais jaillir ensemble, je les vois jaillir, l'image et la lettre, conjointement ; Théodore le Lecteur nous a dit que l'image de la Mère de Dieu envoyée par Eudocie à l'impératrice Pulchérie était de la main-même de Luc. Tu as bien vu tout le parti que les peintres tirent de ça, de cette particule qui vient s'ajouter à la ronde des particules et qui finit par nimer le corps du texte. Ce n'est pas un espace de relativité qui s'offre à notre esprit, au contraire, c'est celui d'un absolu pensable, d'un inventaire impossible à faire du pensable en tant que, justement, il se replie sur l'étendue sans limite d'une lettre toujours ouverte. Oui, la rhétorique, la peinture, c'est la trame de notre lettre pour l'éternité, éternellement recomposée, c'est un espace maillé de questionnement, la voilà peut-être notre littéralité à nous, Grégoire, notre littéralité chrétienne... c'est l'image, c'est tu sais, la huche monde du

**Grégoire.** Pause, Pierre. Pause. hopopop popopopop. Lève un peu le pied, tu commences à me faire peur, là. Tu recommences à partir, et on peut plus t'arrêter quand t'es comme ça. On dirait un fou, t'as les yeux tout clairs et tout grands, c'est terrible. On dirait une chouette. Une chouette folle. Tu vas me garder ça de côté. C'est passionnant, je te l'accorde, c'est pas complètement idiot, mais ça mérite quand même d'être

soigneusement gardé au frais pour y voir un peu plus clair. D'accord ?

Mr. Shandy s'excuse de cette impropiété auprès de la rhétorique : Grégoire a évidemment commis la faute, fréquente chez lui, de changer de sujet ; Mr. Shandy dans sa traduction en français moderne et légèrement encanaillé pour ne pas ennuyer le lecteur, a fait de son mieux pour rester fidèle à une certaine cohérence mais c'était impossible ici [note de l'auteur]

*credere Deo* c'est croire ce qu'il dit  
*credere Deum* c'est croire qu'il est Dieu  
*credere in Deum* c'est s'incorporer en Dieu

III. la mort a été engloutie dans la victoire. Mort, où est ta victoire ? Mort, où est ton aiguillon ?

Pierre essaiera de finir sa phrase sur la *huche monde* : il s'essaiera à l'exercice difficile de l'ekphrasis en évoquant à Grégoire le beau volet de la *descente de croix* du maître de la Saint Barthélémy qu'on peut voir au Louvre. Cette scène, dont la représentation est profondément ambiguë, est prise — malgré toute l'attention à la faire vibrer d'une vie intense, douloureuse, actuelle terriblement — dans sa fixation en *motif* : descente de croix prise dans toute l'intensité de son moment, elle se niche pourtant dans le trompe l'oeil d'un retable sculpté. Le fond d'or cesse d'être l'écran tendu du monde d'un autre temps de l'image, pour devenir l'étrange attribut figuratif d'un arrière-plan sculptural. Les maçonneries peintes troublent la présence charnelle des corps agencés qui se logent précisément dans la huche et interdisent de lui fixer un moment, un espace. Alors que le trompe l'oeil est un exercice de prise violente d'un tableau par son contexte immédiat, celui-ci est précisément l'argument d'un monde flottant où la descente de croix s'arrache à jamais à l'épaisseur d'une quelconque couche du commentaire pour les traverser toutes infiniment. Le tableau, par sa découpe d'angle ferait tout simplement l'usage habituel d'un pinacle central s'il ne jouait un tout autre rôle : excédant par là la subtilité de son modèle qu'il emprunte à Van Der Weyden, le maître de la Saint Barthélemy abolit la dernière épaisseur de son tableau en n'y peignant pas la croix qui en est la lettre volée : Joseph d'Arimatee, Nicodème, sont appuyés directement sur le fond d'or de la huche : la croix est devenue le signe totalisé du monde rédimé. Pierre prononce cette dernière phrase avec le plus grand sérieux, il veut convaincre avec elle Grégoire que la littéralité pourra se dénouer en quelque sorte ici, que nous tenons en quelque sorte la lettre, le territoire, la logique, la forme, d'où découle toute herméneutique chrétienne. Pierre reprend — il a écouté avec attention l'acte de foi de Pierre Lombard offert par la faille très bienvenue très merveilleuse et très perturbante tout de même un chouïa dans le plan du temps — mais il se tient fermement à son objet, et il veut en passer maintenant par Bonaventure. Il fait part à Grégoire non seulement de son enthousiasme pour l'écriture de Bonaventure, ça, il faut avouer que ça le stimule à fond, que c'est beau, c'est vif et ça vous recampe le décor de la Passion sans fioriture, on s'y croirait, mais il fait part surtout, et ça va le travailler encore un bon moment, de sa perplexité provoquée par la prosopopée : une parole du Christ balancée comme ça hors de tout soutien autre que la foi du rédacteur et quelques miettes des psaumes pour autorité, franchement, ça lui la coupe à Pierre, il en est terrassé. Quel immense culot. Ce n'est pas un petit écart, ce n'est pas une petite phrase placée là, en s'excusant, pour combler un trou d'ambiguïté entre deux paraboles. Non. C'est une adresse longue, déchirée, tremblante d'être assez incarnée pour passer difficilement dans une poitrine — ce sont les termes mêmes de Bonaventure qui nous prépare à son coup d'audace — qui dans sa coéternité et son égalité au souffle du Père s'oublie un instant et s'invente dans une respiration, une prière d'homme. « Tu vois, nous ne pouvons pas » dit-il, « comme les juifs, fouler le même sol que nos prophètes, nous ne marchons pas sur les pages de notre écriture ; la nôtre n'est pas un espace de géométrie, mais de relations, de conciliations ». « Oui, nous devons écrire, et sans doute également produire des images. C'est également la force de notre traversée, Pierre. » lui répond Grégoire.

Il ajoutera « Hé bien pour la lettre, nous avons Job, précis et unique, il n'y a pas deux Job, et nous avons deux testaments. Entre eux, nous inventorions et reinterprétons sans cesse des relations qui font déjà le début de cette géométrie que tu appelles de tes vœux, non ? Le second est celui qui nous éveille à abandonner la ligne pointillée de l'exacte couture pour nous perdre un peu dans les plis du discours : lorsque vous voyez que nos textes ne tiennent pas en surface, cherchez en nous l'ordre et la cohérence qui peuvent être trouvés intérieurement. » Pierre, qui ne l'interroge pas vraiment : « Il est indifférent que les Évangiles présentent sous des aspects si différents les paroles de notre Seigneur ? » À quoi Grégoire, préparé à cette fausse question qui les conduit depuis longtemps à la fin de cette prédelle écrite, répond : « Je te dirai même que c'est une nécessité ; nous avons à trouver la géométrie propre à rassembler les contradictions de la Lettre dans l'équation de l'Esprit qui les inventorie comme différentes facettes d'une même pierre taillée. Nous ne pouvons, comme les Juifs peuvent se tenir aux lettres de leur alphabet hébreu, nous ne pouvons nous arrimer aux lettres grecques pour faire résonner toutes les cordes intérieures de notre âme en harmonie avec les fils tressés dans le texte. »

**Pierre.** Alors je crois ne pas m'être trompé, je crois qu'on peut faire se superposer la présence du corps du Christ et la précision du dessin comme une assemblée intérieure qui agite le mouvement vers la vraie foi ;

ainsi, ne pourrais-je pas tirer assez loin le « si je ne m'en vais pas, Paraclet ne vient pas à vous » et en conclure qu'il y a une relation à établir entre la nécessité du Christ à se retirer dans la chair et la nécessité de s'écarter de la littéralité ? Le signal doit être ouvert de telle manière que tous les visages du monde peuvent être avalés dans la figure du Christ. Ne serait-ce pas encore la possibilité d'y voir le même mouvement que, dans la prière, nous opérons en investissant un texte clos, en poussant les bords extérieurs de la frappe scellée, en plongeant notre corps entier dans la nasse rectangulaire des signes noirs et des blocs rubriques, en gonflant le contour que nous remplissons de notre voix irremplaçable et vraie, en chantant la prière qui est toute illusion du signifié et tout tissu maillé de signifiants enchevêtrés, pour y placer la vraie parole de notre chair unique et fugitive ?

Ils relisent ensemble le passage des *Méditations sur la Passion* de Bonaventure «J'ai été pauvre et dans les peines depuis ma jeunesse en faisant votre volonté...», le trouvent d'un commun accord splendide, Grégoire saute rapidement du chapitre LXXV au LXXVII où il veut montrer à Pierre un passage troublant qui pourrait bien être la source de quelques beaux tableaux flamands du XVIème siècle, et Pierre en déduit que l'image comme relation est adéquate. Grégoire ne lui pose pas plus de question que ça sur le sens de cette dernière déclaration, un peu fatigué par le chemin, la conversation, les vannes ouvertes des idées neuves, tout simplement, par chemin et conversation. Fatigués, ils le sont tous les deux. Ils seraient bien incapables de prendre à rebours le chemin parcouru. Il leur reste l'impression fugace de quelques phrases à peines imprimées, dont déjà le cours de la pensée arrache des signes.

Ils auraient été émerveillés par le CHAPITRE LXXVIII s'ils n'avaient été happés par leur siècle. Bonaventure nous y décrit deux fois le crucifiement.

Après s'être laissés emporter par la description minutieuse, précise abominablement d'un cruel inventaire de gestes techniques, des mouvements par lesquels, après l'avoir hissé péniblement sur des échelles de bois, on cloua le Christ, après avoir donc consommé leur peine dans une description à laquelle ne peut échapper l'esprit puisqu'aucun recours de fiction ne fait, pour un chrétien, refuge, Pierre et Grégoire auraient sans doute été frappés d'une lumière très bienveillante et très éclairante et très foutument subtile en lisant ceci : « Il y en a pourtant qui croient que ce n'est point de cette manière que le Seigneur fut crucifié, mais que la croix demeura couchée sur le sol et qu'après qu'il y eut été attaché, on l'éleva et on la fixa en terre. Si cela vous plaît mieux, voyez de quelle façon on le prend [...]».

Ils mangent. Un peu longuement comme vidés de tout air respirant faiblement deux musaraignes avides de se perdre dans les pentes d'oliviers qui, en contrebas du muret, font une mousse bleutée par la distance et le frais. Grégoire a repris sans que Pierre, suivant un vol inidentifiable, se soit vraiment rendu compte de quand, d'où ça commence, de quoi il reprend, mais qui sourit bêtement comme celui à qui rien jamais n'échapperait et écoute :

**Grégoire.** La sagesse telle qu'elle se manifeste en sagesse du monde, a-t-elle quoi que ce soit à voir avec un bréviaire ? Une feuille est-elle le signe précis d'un verbe, un singe d'un épithète, le gloussement des bulles au fond d'une fissure battue par la mer est-elle la façon précise dont notre créateur prononce la lettre L ? Non, bien sûr que non. Et pourtant qui mettrait en doute que nos yeux se posent sur l'effet du créateur en toute Son Étendue quand ils se posent sur la créature ? Nous ne nous perdons pas à déchiffrer le symbole, mais nous prenons notre repos à l'ombre du signe que fait le palmier sur notre sieste. Nous déchiffrons Ses lois, c'est-à-dire Son Esprit même, l'ordre des règles sur lesquelles peut se reposer avec certitude notre raison... Pendant que notre foi sera, elle, tout entière consacrée à ce qui dérègle ces lois. C'est par ces dérèglements que nous saurons avoir affaire à Son Retour, à Son Immiscion fugitive dans le monde des hommes; c'est également par leur dérèglement à toutes que nous Le saurons de retour parmi nous pour l'éternité.

Comme c'est regrettable ; le chemin providentiel s'est émiétté derrière leurs pas. On a pu les voir devenir pâles puis translucides puis bleus et verts et bruns comme le paysage dans lequel, après un court virage, ils ont disparu ; une chute de quelques gravillons sans jamais le bruit d'un impact perdu dans le puits du temps, et l'écho du mot éternité comme une buée flottante.

Un jeune homme qui n'était pas dans la grâce de la peinture, qui salissait les couleurs de l'atelier, produisit le plus ignoble manteau de la vierge qu'on ait jamais peint. D'un bleu sale et corrompu, c'était un sac épais sur lequel l'Antique Ennemi avait craché deux étoiles grotesques aux épaules. Alors qu'il suait à retoucher, et retoucher, râclant et recouvrant, envenimant encore son travail infect, il tomba de l'escabeau sur lequel il peignait et se fendit la face sur l'angle net d'un socle de colonne. C'était à l'église de Florence qu'on appelle « Orsanmichele » parce que l'Archange saint Michel s'y dérouillait les pieds dans le petits potager de l'église. Le corps du peintre aussi médiocre que maladroit fut confié à San Michele dans l'espoir qu'il le dissuadât de peindre au Paradis : on l'enterra près de hautes persicaire. Mais le jeune corps était inlassablement recraché par la terre qui n'en voulait pas. Son visage de craie s'obstinait à ressortir parmi les grains de la terre meuble.